

HORIZON
PERDU

Béatrice Halpern Boukris

Horizon Perdu

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2022

Pour tout contact :
Éditions Persée – Centre Chester Carlson
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,
44980 Sainte-Luce-sur-Loire
www.editions-persee.fr

PRÉFACE

Elle est lourde, la valise, chargée d'histoires ou, plutôt des lourdeurs de l'histoire. Le roman pourtant semble léger, porté par un art du récit, et non par ce que l'on nomme avec un soupçon de condescendance, un talent de conteuse.

J'ai, par profession, usé mes yeux sur tant d'ouvrages prétentieux, tant de supposés génies des deux sexes, de prétendues révélations vantées à chaque rentrée littéraire par les services commerciaux des grandes maisons d'édition.

Je me suis éloigné de la critique, de peur de perdre le plaisir de lire. Je le trouve, ici, sous la plume de Béatrice Halpern Boukris.

Les écrivains de métier montrent, sans doute, plus de maîtrise, à force de modeler cette sorte de glaise qui est la langue.

Surtout la nôtre, la française, ne se rebelle et se dérobe sous nos doigts. Mais Béatrice, consciemment ou non, aborde la langue avec un instinct de musicienne.

Le récit tient par le rythme et les harmonies. Un suspense synopé de dialogues, une histoire qui se compose comme si des instruments ou des voix se répondaient.

Et quelle histoire ! Il serait sacrilège de la dévoiler sur cette page, à la manière de ces présentateurs qui vous gâchent un film ou un spectacle, au lieu de se borner à vous prier d'éteindre vos téléphones.

Au demeurant, l'histoire que l'on vous narre ne devient pas roman par le simple fait d'exister.

Certes, tant de gens qui n'ont pas vécu grand-chose cultivent le narcissisme en croyant que la banalité de leur existence prend la force d'une tragédie.

Béatrice appartient, comme moi, à une espèce entrée dans la vie par miracle, traînant derrière elle les péripéties proprement romanesques de sa genèse.

Étrange espèce, en vérité que ces juifs nés après le désastre de l'Europe, traînant une mémoire lourde et si peu de souvenirs précis, d'objets, de photos, de lettres. Et cette espèce tient la transmission pour un impératif, quand elle a reçu, en héritage, l'innommable.

Pour transmettre, il faut retrouver des noms, des mots et reconstruire le récit, sans autre moyen que le roman.

Guy Konopnicki
Écrivain

I

Descendre à la cave. Je dois descendre à la cave. Depuis ce matin je me répète sans cesse cette phrase. Descendre à la cave, descendre à la cave. Ranger, trier, jeter. Mes enfants me disent que l'on ne peut plus y bouger, mais qui voudrait bouger dans une cave? Cet endroit obscur où l'on entropose des vieilleries, qui nous sont devenues inutiles. Une façon de se débarrasser d'une partie de notre vie, de notre passé sans les détruire, juste en les posant sur ce sol humide. Fermer la porte, remonter vers notre quotidien et les oublier.

Descendre à la cave, je dois descendre à la cave.

Ce sont les vacances, je n'ai plus aucune excuse pour refuser d'ouvrir ces caisses et décider de leur avenir. Descendre dans cette cave, c'est retrouver mon autre vie, celle d'avant, d'avant leur départ pour leur dernière demeure comme aimait dire mon père. Et n'oublie pas d'ajouter un jeu de cartes précisait ma mère en riant!

Descendre à la cave? Mais je n'ai pas envie d'y aller!

Je ne veux pas ranger, trier, et encore moins jeter les affaires de mes parents. Je ne peux pas, c'est au-dessus de mes forces. Je sais qu'il n'y a plus de place! Mais comment ouvrir toutes ces cartons aux milliers de souvenirs partagés, ces valises pleines de photos, ces objets de toute une vie qu'ils ont tant aimés.

Ouvrir, toucher, sentir, retrouver ces odeurs, se rappeler tous ces moments de joie. Pourquoi devrais-je jeter cette partie de leur existence ?

J'aimerais tant les transmettre à mes enfants et petits-enfants. Autrement, j'aurais l'impression de faire disparaître à jamais la vie de mes parents.

Tout garder, juste pour avoir de temps en temps le plaisir de ressortir de ces caisses tout ce qui appartenait à leur quotidien. Mais je n'ai pas le choix, aujourd'hui je dois accepter de me séparer définitivement d'une partie de mon passé.

Les larmes aux yeux, je prends mon courage à deux mains, attrape les clés posées sur le guéridon dans l'entrée et claque la porte de l'appartement. Arrivée au sous-sol, la minuterie automatique s'enclenche mais je m'aperçois que de nombreuses ampoules ont rendu l'âme.

Je trouve quand même mon chemin dans ce couloir à peine éclairé et j'atteins enfin la porte en bois fermée par un simple cadenas. Tout en tremblant je récupère dans ma poche la petite clé dorée qui va ouvrir les années de mon enfance !

En regardant autour de moi, je ne vois que des caisses, des cartons et des valises qui semblent m'appeler. Je constate que les enfants ont raison, il n'y a plus de place pour nos affaires personnelles.

Je contemple cette montagne de souvenirs. Combien de temps va t'il me falloir pour décider ce que je veux garder ? Je ne sais pas, je n'en n'ai aucune idée. Des jours ? Des mois ? Des années ?

Quelle importance ? Je vais replonger dans mon enfance et cette image me rend heureuse.

L'ampoule au plafond est blafarde et semble prête à s'éteindre. Impossible de regarder des papiers ou des photos dans ces conditions.

Je décide alors de remonter à la maison chercher des lampes de poche et je réveillerai Sacha pour qu'il vienne m'aider.

Zut la lumière du couloir s'est éteinte. Je ne vois presque plus rien. Je sors de la cave et en passant ma main sur le mur, je sens le bouton de la minuterie que j'actionne très vite, ne supportant pas de rester seule dans le noir. Je me presse pour atteindre l'escalier qui amène au rez-de-chaussée et appelle l'ascenseur.

À peine entrée dans l'appartement je récupère trois torches, prends au passage un grand sac-poubelle pour pouvoir jeter tous les papiers abîmés ou que je ne veux pas garder, et attrape un paquet de mouchoirs pour sécher d'éventuelles larmes. J'écris rapidement un petit mot demandant à Sacha de venir me rejoindre dans la cave et le glisse sous la porte de sa chambre. Un dernier coup d'œil rapide pour voir si j'ai besoin d'autres choses. Non, je pense avoir tout pris.

Je referme doucement la porte d'entrée. Me voilà prête à affronter mon passé.

En entrant dans la cave, je dispose les trois lampes torches sur des cartons. Leurs faisceaux lumineux sont suffisamment forts pour que je puisse examiner tranquillement les albums photos ou les documents.

À l'aide d'un tournevis que je trouve à côté du vélo de Sacha, j'ouvre la première caisse adossée au mur. Un papier collé dessus où il est noté : objets et bibelots. Tout en me penchant pour voir ce que je vais trouver, je sens déjà des larmes couler sur mes joues.

Quel foutoir ! Il y a plein d'objets déposés n'importe comment. Les coupes de pétanque que papa gagnait régulièrement. J'aperçois aussi quelques bibelots que j'avais ramenés de mes nombreux voyages. C'est amusant... Ils ont conservé les castagnettes que je leur avais rapportées de mon premier séjour en Espagne. C'était quand déjà ? Il y a au moins trente ans.

Je regarde avec émotion tous ces souvenirs de vacances. Quand je revenais de colonie, j'avais toujours un cadeau pour eux. J'ai continué à l'adolescence et même mariée, j'entraînais mon

mari dans tous les magasins pour trouver l'objet qui leur ferait plaisir.

En touchant tous ces bibelots, je me rappelle combien j'étais contente de voir un sourire sur leurs visages, quand tout excitée, je sortais précipitamment le précieux trésor de ma valise.

En plongeant ma main dans la caisse, j'attrape un vase, c'est un petit vase grec. Je l'effleure doucement. Des images me reviennent en mémoire. Je nous revois mon amie Tania et moi, chercher un magasin de souvenirs à Néa Smyrne où elle habitait. Nous avons fini par en trouver un au centre de la ville. Nous étions restées très longtemps dans ce magasin pour touristes. On riait, comme des gamines que nous étions, en touchant toutes ces babioles qui s'étaient étalées sur les étagères.

Je pose le vase par terre ne sachant pas encore si je vais le garder ou non et reprends mon inventaire. J'en sors un étui en cuir. Mon père aimait y ranger son tabac après avoir rempli sa pipe. Tout en fermant les yeux, j'essaye de retrouver cette odeur si particulière de tabac froid que maman tentait d'éliminer, à grand renfort de bougies parfumées.

Tous ces objets, ces souvenirs qui me rappelle notre vie à tous les trois, dans une simple caisse en bois ! Je n'ai pas la force de la jeter.

Je la pousse de côté et passe à la suivante. En l'ouvrant, je découvre des tas de photos éparpillées et des albums.

Mission impossible ! Si je commence à les feuilleter, j'en ai pour des années. Je préfère la refermer et attendre que mes enfants m'aident à les trier. En regardant autour de moi, j'aperçois en haut d'une pile une grosse valise. Je monte sur une des caisses pour l'atteindre, attrape la poignée et la tire vers le sol difficilement vu son poids.

Quelle poussière ! J'essuie machinalement avec ma main le dessus de la valise avant de l'ouvrir. Elle est pleine de papiers en vrac, un certain nombre de dossiers, et dessous une petite mallette

noire. Je commence à soulever les premiers papiers et trouve un carnet de santé. Je souris en découvrant que c'est le mien. Je ne savais pas que j'en avais un. Je tourne les pages délicatement et le manie avec précaution pour que les feuilles ne s'effritent pas car il est dans un piteux état.

À la première page sont notées l'heure et la date de ma naissance, puis les dates des vaccins. C'est le début de mon existence qui commence dans ce carnet. Je décide de le garder et le pose sur le côté de la valise. Je soulève d'autres papiers et trouve des actes notariés que je feuillette rapidement. Il y a vraiment beaucoup de documents et j'ai l'impression qu'ils sont importants. Si je commence à vouloir tout lire, il vaudrait mieux remonter la valise. Je l'attrape par la poignée mais difficile de la soulever !

J'arrive peu à peu à la déplacer en la poussant avec mes pieds. Elle est vraiment très lourde, cela va être compliqué de la monter à la maison. Je décide de sortir une partie des documents et les mets de côté, je récupère également cette mallette qui m'intrigue. Que peut-elle bien contenir ? Je la tourne dans tous les sens. Elle est en bon état, son cuir n'a semble-t-il pas souffert de l'humidité. Je tente de l'ouvrir mais visiblement elle ne s'ouvre qu'avec un code. Mais quel code ? Ma date de naissance peut-être ? Non la mallette ne s'ouvre pas. Celle de mon père ? Ma mère ? Pas davantage. Le secret est bien gardé, mais pourquoi ?

Je sens une certaine excitation m'envahir. Je ris toute seule en imaginant des bijoux éparpillés ou des sacs de pièces d'or ou pire ! des secrets de famille. Un frère ou bien une sœur cachée ? Ou bien ai-je été adoptée ? N'importe quoi !

Je ne vais sûrement rien trouver d'intéressant... ou peut-être pas. J'ai des amis qui ont appris énormément de choses après la mort de leurs parents en trouvant par hasard des documents et des photos. Alors, pourquoi pas moi ? Il y a peut-être des papiers qui concernent la guerre et la déportation de mon père. Si tel était le cas, je saurais enfin ce qui s'est passé et dans quelles conditions

il a été arrêté. Une fois ma mère m'a dit en chuchotant qu'il avait été dénoncé, que la Gestapo l'avait torturé avant de l'envoyer à Drancy puis Auschwitz, mais la suite... Impossible de le faire parler. À chaque fois que je tentais une approche, il restait muet, ses yeux bleus fixant un horizon imaginaire. Il s'enfermait alors dans son monde que rien ni personne n'arrivait à pénétrer.

La lumière de la cave vient de s'éteindre. Je prends une des lampes pour diriger son faisceau sur la mallette, mais, malgré une inspection minutieuse, aucun indice ne me permet de découvrir le code qui pourrait l'ouvrir. Je vais la remonter à la maison ainsi que la valise. Elle me servira d'excuse pour ne pas retourner immédiatement dans la cave. Avec tous les papiers qu'elle contient, j'aurais besoin d'une bonne semaine pour tout trier.

Je déplace la valise en la poussant sur le sol. Il n'y a qu'un étage à monter et l'escalier n'est pas trop raide. Je pourrais toujours la tirer marche par marche, je pense y arriver. Je pose les torches sur une caisse ne gardant qu'une petite lampe de poche et referme la porte de la cave à clé. C'est en poussant la valise avec mes pieds que j'arrive enfin à l'escalier. Je reprends mon souffle quelques instants avant d'attraper la poignée pour la tirer et ainsi la faire passer d'une marche à l'autre. Han! C'est plus difficile que je l'imaginai, elle est vraiment très lourde. Il me reste huit marches pour atteindre l'ascenseur, je prends mon courage à deux mains et continue mon ascension.

II

— Maman ? T'es où ?

— Je suis dans la cuisine.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— J'essaye d'ouvrir une mallette dont je n'ai pas la clé.

— Attends ! Laisse-moi faire ! elle est à qui cette mallette ?

— À papi et mamie.

— Ah bon, elle était où ?

— Dans une valise, dans la cave, mais je n'arrive pas à l'ouvrir.

— Ce n'est pas avec un couteau que tu vas y arriver, je vais chercher un marteau et un tournevis. Attends.

J'entends mon fils Sacha s'énerver contre la boîte à outils mal rangée.

— Maman ! Il faudrait apprendre à remettre les outils à leur place une fois pour toutes. Ah, ça y est ! J'ai trouvé le marteau. C'est bon, j'ai ce qu'il faut.

Il arrive en courant dans la cuisine et prend naturellement la situation en main.

— Tiens bien la mallette, maman.

Je pose les deux mains dessus et Sacha passe le tournevis dans la fente de la serrure. D'un coup sec, il tape avec le marteau plusieurs fois.

— Doucement chéri, j'ai très mal au crâne et tes coups de marteaux résonnent dans ma tête.

— Maman, il faut bien que je tape sur cette serrure si tu veux que je l'ouvre, non ?

— Oui, tu as raison mais essaye de l'ouvrir en une fois.

Il tape un coup très fort et la serrure cède enfin. Nous nous penchons pour voir ce qu'il y a dedans.

— Il n'y a que des enveloppes et des tas de papiers dit-il en riant. Tu pensais trouver un trésor ?

— Pas du tout ! répondis-je en haussant les épaules. Mais je vais te raconter une histoire.

Mon grand-père avait changé ses économies en pièces d'or en octobre 1939 juste au début de la guerre et heureusement avant les lois anti juives de 1940 adoptées par le gouvernement de Vichy. Il a mis les quelques pièces dans des petits sacs qu'il a cachés dans le jardin, sous les pieds de tomates. C'est ma grand-mère qui me l'a raconté. Je te prie de croire qu'à la Libération, ta mamie et elle ont ratissé le jardin de long en large. Alors ! Espérer trouver un trésor dans une mallette dont je ne connaissais même pas l'existence, c'est dans le style de la famille. Allez, laisse-moi regarder.

Mais il se penche en même temps que moi et s'empare de tout un tas d'enveloppes.

— Arrête, fais attention ! Tu vois bien que les documents sont vieux et en mauvais état. Laisse-moi faire, s'il te plaît.

Je pousse Sacha gentiment de côté.

— D'accord ! J'touche plus à rien et si t'as plus besoin de moi, j'peux aller jouer chez un copain ? Dis maman, j'peux ?

— Oui, mais seulement pour la matinée et tu rentres déjeuner. Après nous descendrons à la cave, tu m'aideras à remonter une caisse.

— Oui, oui maman tout c'que tu veux. À toute !

Je suis tellement excitée de cette découverte que je suis prête à tout pour qu'il ne reste pas à côté de moi. Je l'entends sauter dans

le couloir qui le mène à sa chambre et quelques minutes plus tard, la porte d'entrée claque bruyamment. Enfin seule !

Je soulève les premières enveloppes un peu vieilles par le temps. Il y a des dates et des lieux. Lac de Constance 1945.

Je me souviens avoir entendu ma mère me dire que mon père avait été soigné au lac de Constance après sa libération du camp de concentration, car il était tuberculeux. Encore une autre enveloppe datée de 1945 avec des noms : Varsovie, Dachau, Kaufering et un autre mot que je n'arrive pas à lire, les lettres ont été effacées. Il n'y a que des enveloppes dans cette mallette. Marrons, grand format avec comme indication des dates ou des noms de villes.

Pourquoi avoir gardé toutes ces documents et pourquoi je n'en n'ai jamais rien su ? Quels secrets recèlent-ils ? Si secrets il y a !!

Je prends celle avec les noms de Varsovie, Dachau, Kaufering et le dernier nom que je n'ai pas pu déchiffrer. Je la retourne, le scotch jauni par le temps se décolle tout seul. Mon cœur bat la chamade quand je sors de l'enveloppe un lot de photos. Elles sont en noir et blanc, la première montre des hommes alignés se tenant droit, il n'y a pas vraiment de paysage. Je n'arrive pas à trouver d'éléments pour savoir qui sont ces hommes ? Ce qu'ils font là et d'ailleurs où sont-ils ? À Dachau ? À Varsovie ? Dans un camp ? Dans une ville ? Est-ce qu'ils sont en Allemagne ? Ou quelque part, ailleurs en Europe ?

Sur l'enveloppe, il n'y a pas d'autres informations. Les autres clichés montrent certains de ces hommes en gros plan.

Sur d'autres, il y a des petits groupes. Ils sont souriants, habillés de gros manteaux, ils n'ont pas l'air d'avoir faim ou froid. J'ai beau regarder ces photos, je ne vois pas l'intérêt de les avoir gardées. Je les retourne machinalement et au dos de l'une d'entre-elles, j'ai l'impression que l'on a cherché à effacer un nom.

Il me faudrait une loupe. Je crois en avoir une dans le secrétaire. Je me dirige dans le salon et commence à ouvrir tous les tiroirs. Enfin, je la trouve. J'attrape la photo et la place sous la